

B E N N Y B A R B A S H

LA VIE
EN CINQUANTE
MINUTES

*Roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :

Ha-Chayim Be-Chamishim Dakot.

© Benny Barbash.

Published by arrangement with
the Institute for the Translation of Hebrew Literature.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La vie en cinquante minutes*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Pour ma mère, Ruth Barbash, née Hever

« Quand il se réveilla,
le dinosaure était encore là. »

AUGUSTO MONTERROSO

PREMIÈRE PARTIE

La trente-septième minute

« Tout ce qu'il y a entre mon mari et moi, c'est une tache de café. »

C'est ainsi que commença Zahava après trente-sept minutes de tourments pendant lesquelles elle resta étendue sur le divan, exploitant à fond son droit au silence qui faisait partie de son contrat thérapeutique.

Jusqu'à cet instant-là, elle n'avait pas dit un mot, craignant que si elle exprimait clairement le sentiment confus qu'elle éprouvait à l'égard de son mari, accusé d'avoir raté leur mariage, de l'avoir trompée et lui avoir gâché la vie, son monde s'écroulerait. Ressentir confusément ces choses-là et, comme nous tous, continuer à vivre en faisant semblant, soit ; mais oser penser ces idées fuyantes, les formuler avec des mots clairs prononcés à voix haute devant un étranger, fût-il un thérapeute, était une action d'éclat qui risquait de bouleverser sa vie, d'ébranler les fondements mêmes de son existence, voire de la détruire.

Tandis que, les genoux tremblants, elle montait l'escalier – ces séances qui l'obligeaient à faire face non seulement au thérapeute mais à elle-même la plongeaient dans l'angoisse – elle prit la décision de

briser le silence et de déverser ce qu'elle avait sur le cœur. Après tout, elle payait cette analyse de sa poche et il fallait bien qu'elle tire profit des deux séances hebdomadaires de cinquante minutes chacune chez le célèbre psychothérapeute. Il n'était pas question qu'elle fasse tout ce trajet en voiture, qu'elle monte trois étages à pied, qu'elle paie une fortune – car le thérapeute se faisait payer cher – et qu'elle gaspille par son silence le temps qu'elle avait acheté pour être écoutée. Si le mutisme qui la frappait à chaque séance persistait, se disait-elle, il faudrait qu'il lui rembourse une partie de son investissement. Il n'y avait aucune raison d'appliquer à son silence le tarif d'une heure pleine d'écoute de paroles. Même en admettant que parfois le silence fait partie de l'histoire, comme le thérapeute le lui avait expliqué après une séance où elle n'avait pas dit un mot, on ne pouvait pas le réduire à cela. Elle avait déjà suffisamment de silence quand elle était seule à la maison. Et lorsque son mari était là, le silence qui régnait entre eux était rarement rompu, car tous deux avaient compris qu'ils ne pouvaient plus rien changer et qu'il ne leur restait plus qu'à se taire ou à ressasser les mêmes antiennes.

De temps en temps, le silence était rompu par les affaires courantes qui impliquaient la participation de chacun, aussi excédés fussent-ils l'un par l'autre : qui paierait quelle facture et quand ; un rendez-vous pour voir ensemble un film ou une pièce que chacun avait envie de voir et qu'il serait bizarre de voir séparé-

ment ; le remplacement du lave-linge devenu trop bruyant et qui essorait mal (« Il serait temps de le changer, il a fait son temps ») ; la réunion du syndic (si on habite un appartement) ; la prière à la mémoire d'un des parents (tôt ou tard, si nous ne mourons pas avant eux, nous serons des orphelins qui enterrent leurs parents) ; le mariage de la fille d'amis proches (« Elle a déjà vingt-huit ans ? Comme le temps passe vite » ou bien « On lui fait un chèque de combien ? ») ; autant d'affaires courantes à régler par un couple qui partage un appartement, un compte en banque, une fille et un garçon qui ont déjà quitté la maison mais sont encore entretenus par leurs parents et ne manquent jamais d'entretenir leur sentiment de culpabilité.

Lorsque d'une main hésitante elle frappa à la porte du cabinet comme à celle du destin, son estomac se noua et ses idées s'emmêlèrent comme un nid de serpents éclairé par une torche. Aujourd'hui, je vais parler, se répéta-t-elle, essayant de surmonter son angoisse. Je vais tout déballer. Je vais vomir tout le poison que le silence instille dans mon sang depuis des années. Je n'ai pas le choix, c'est l'occasion ou jamais de faire échouer le plan démentiel qui a mûri dans ma tête et dont l'accomplissement serait une catastrophe. Ils sont déjà au bout de ma langue, là où ils se rassemblent pour se déverser sur le monde (et parfois avec une certaine irresponsabilité), des mots qui rivalisent de dureté entre eux : mon mari est un

type qui trompe, il me trompe, comme il trompe son Dieu. Quand je suis tombée amoureuse de lui, c'était un autre homme. Et si les rapports entre les humains étaient régis par un contrat, ce qui relève des compétences de son mari, elle l'aurait accusé d'infraction à une clause fondamentale de leur accord. Il n'était plus l'homme qu'elle avait rencontré il y a des années à la cafétéria de la faculté.

Il est plus âgé, bien plus âgé. À croire que les années écoulées depuis leur rencontre sont plus nombreuses pour lui que pour elle. Rien sur son visage ou dans son âme n'évoque le jeune homme dont elle était tombée amoureuse, le jour où elle avait renversé la tasse de café sur son pantalon. À condition qu'elle fût tombée amoureuse, doute qui s'insinue et s'ajoute à tous les autres.

Il était beau, les cheveux bouclés, un sourire renversant, pas la moindre ride, l'œil vif, religieux pratiquant avec ardeur, il avait réussi à attirer dans son monde une fille laïque comme elle. Quand elle feuillète l'album ou regarde le mur qu'il a dédié aux photos de famille dans son bureau, elle est frappée par le changement de tous les visages, mais surtout par le sien. Comme si la roue du temps avait tourné à l'envers et qu'une larve ridée était sortie d'un beau papillon. Peut-être n'est-ce pas le même homme, se dit-elle saisie de doutes, peut-être que celui qui ronfle à ses côtés et se lève quatre à cinq fois par nuit pour aller aux toilettes est une pâle copie incrustée à la place de

son mari parti dans un autre pays avec la blonde dont elle a trouvé un cheveu sur son maillot de corps.

Parfois, quand il se redresse dans le lit et que ses pieds tâtonnent dans l'obscurité à la recherche de ses pantoufles, elle se réveille et le suit des yeux. Il s'assoit en réprimant un gémissement, ses yeux s'accoutument à l'obscurité et il s'achemine lourdement vers les toilettes. La lumière d'un réverbère filtre à travers les lames du store et strie son ombre légèrement voûtée qui se projette sur le mur. Il ne ferme pas la porte et n'allume pas la lumière pour ne pas la déranger. Il laisse le pantalon de son pyjama glisser à ses pieds et s'assoit pesamment sur les cabinets. Dans la pénible attente du réveil de son système urologique défaillant, il lui arrive de s'endormir, puis de se réveiller en sursaut, de regarder hébété autour de lui en se demandant quand et comment il est arrivé dans les lieux d'aisance. Et après avoir repris conscience, il se demande s'il a déjà pissé tout en dormant et s'il doit *rendre grâces à Adonai, Dieu de l'Univers, qui a formé l'homme avec sagacité et y a créé des orifices et orifices et des espaces et espaces. De sorte que si l'un d'eux s'ouvre ou s'il se bouche, on ne peut pas exister et se tenir devant Toi, béni sois-Tu Adonai, guérisseur de toute chair, qui excelles à le faire.* Bénédiction qu'il disait autrefois avec ardeur, même après une minuscule goutte isolée d'urine, puis au fil des années il la murmurait par habitude, et finit par l'abandonner comme tous les autres petits rituels de la religion, y

compris la kippa, le châle de prière, les phylactères, le voilement de la mezouza¹ de la chambre à coucher au moment de l'accouplement, non pas qu'il fût déçu par les manquements de son corps ou qu'il cessât de contempler sa chair divine, mais parce qu'il avait profondément, méthodiquement, perdu la foi. Quand avait-il commencé à uriner assis comme une femme ? Elle interrompt ses lamentations et revient à l'époux qui souffre sur la cuvette et attend l'avènement du petit miracle de l'ouverture de l'orifice ad hoc.

Ce n'est pas le produit que j'ai acheté, dirait-elle au thérapeute quand elle se déciderait enfin à desserrer les lèvres et à parler sans retenue. Ne croyez-vous pas, insisterait-elle, que les humains doivent circuler avec une date de péremption imprimée, disons sur leur dos ou leur derrière, pour pouvoir évaluer à quel moment celui avec qui on s'est engagé sur un chemin n'est plus le même ? Et lorsque son thérapeute discret et sans cesse sous contrôle lèverait vers elle des yeux surpris, étonné que cette femme inhibée qui a tenu sa langue durant deux séances et demie la délie soudain et commence sans vergogne à l'éclabousser de mots acérés, elle ajouterait qu'elle regrettait de ne pas avoir demandé un bon d'échange. Vous auriez échangé votre mari ? lui demanderait-il et sa question ferait surgir la raison principale pour laquelle elle avait

¹ Petit rouleau de parchemin inséré dans un étui en métal et contenant un passage de la Bible, calligraphié en hébreu. La mezouza est fixée sur le linteau de chaque pièce d'un intérieur religieux. (Ndt)

commencé une thérapie : le cheveu blond enroulé autour de la bretelle du maillot de corps de son mari, qui avait entraîné d'autres découvertes qui lui empoisonnaient la vie et les idées depuis quelques semaines.

Ce cheveu était la preuve indubitable de l'infidélité de son mari. Quelle autre explication donner à cette découverte ? avait-elle demandé au détective qu'elle avait engagé et à quelques bonnes amies qui recueillaient ses confidences. Mais aucune réponse ne dissipait les soupçons qui martelaient sa tête avec un bruit assourdissant qui menaçait de la faire exploser. Peut-être était-il enfin temps d'inclure le thérapeute dans le cercle de ceux qu'elle interrogeait.

J'ai une vie maudite, lui dirait-elle quand elle déciderait de desserrer les lèvres, ma mère a trompé mon père et à présent, c'est mon mari qui me trompe. Croyez-vous pouvoir me laver de cette malédiction comme on lave une tache de café sur un pantalon, ou bien s'agit-il d'un phénomène génétique, d'une infirmité organique qu'aucun traitement de l'âme ne pourra guérir ?!

Et dans ce tourbillon de pensées qui résonne dans sa tête comme une chambre d'écho épuisante, où les choses se répètent comme un disque rayé, arrive la question fondamentale : « À qui est le long cheveu blond – vingt-huit centimètres – que j'ai trouvé sur la bretelle du maillot de corps de mon mari ? »

On peut dire que ce fut la découverte du cheveu et l'enchaînement d'événements afférents, parmi

lesquels la recherche d'un détective pour filer son mari, qui poussèrent Zahava à consulter le célèbre thérapeute. Le cheveu ne lui laissait pas de répit. Il enflait, s'allongeait et grossissait comme un énorme ver solitaire, se nourrissait grasement de ses angoisses et se régalaît de ses soupçons, s'insinuait dans les méandres de son cerveau, s'enroulait avec son corps souillé et gluant autour de ses pensées, surgissait au bord de sa conscience aux moments les plus inattendus, lançait ses tentacules dans les moindres interstices de son existence, s'accrochait aux miettes de sa vie éparpillées aux quatre coins et s'emparait totalement de sa personne.

Ses amies lui avaient déjà parlé de l'effet dévastateur des questions sans fondement dans le cœur d'une femme qui doute sans la moindre preuve tangible ni le moindre indice. C'était une forme d'aliénation qui faisait tourner toute la vie de la femme autour d'un seul axe. Chaque acte du suspect, chaque réaction corporelle, étaient détaillés et jugés de manière à alimenter le soupçon. Tout ce que le mari disait ou faisait s'insérait dans un puzzle que la femme assemblait en une image qui s'imposait à elle. S'il marmonnait dans son sommeil, c'était sans doute qu'il pensait à l'autre femme. S'il clignait des yeux en parlant ou se dérobaît à son regard, c'est qu'il essayait de lui cacher quelque chose. Si elle décrochait par hasard le téléphone portable de son mari et que la personne raccrochait aussitôt, c'était sûrement la

maîtresse qui reconnaissait la voix de l'épouse légitime. S'il bâillait et manifestait des signes de fatigue tôt dans la soirée, aucun argument aussi rationnel fût-il ne résistait à sa batterie de soupçons sur les causes de sa fatigue : une séance de baise effrénée avec l'autre femme, le matin même. Le soupçon comme fondement fédérateur de la réalité est plus fécond, lui dit un jour son amie physicienne, que toutes les théories scientifiques qui tentent de justifier une hypothèse et de donner une explication globale à tous les phénomènes du monde.

Lorsqu'elle écoutait les histoires de ses amies – l'une d'elles s'était jetée sur son mari au cours d'un repas de famille et lui avait troué la joue avec une fourchette à poisson, le jour où ses soupçons avaient dépassé les bornes et lui avaient fait perdre la tête – elle se croyait à l'abri de ce genre de mésaventure. Quelle importance si un étranger qui vivait avec elle depuis plus de trente ans couchait avec d'autres femmes ? Mais contrairement à ce qu'elle croyait, il s'avéra qu'elle aussi était sujette au syndrome d'Othello, décrit par le détective qu'elle avait engagé et le thérapeute qu'elle commença à fréquenter sur ses conseils.

Tout commença donc, disions-nous, par un cheveu, et il lui suffisait d'y penser pour se rappeler aussitôt, dans un réflexe pavlovien, la découverte de l'objet du délit enroulé à la bretelle du maillot de corps de son mari, au moment où elle triait le linge blanc

et couleur. Elle avait aussitôt libéré le tissu de l'emprise de la vermine et l'avait brandi devant ses yeux pour l'observer à loisir. C'était un cheveu long, clair, ni fin ni épais, ni lisse ni rêche. Un cheveu ordinaire dont il n'y aurait peut-être rien à dire en d'autres circonstances, sinon à l'associer à l'expression, *il suffit de l'épaisseur d'un cheveu pour tout faire basculer*.

Au premier coup d'œil, on pouvait supposer que le cheveu appartenait à une tête et non à un pubis car à sa connaissance, les poils pubiens n'atteignaient pas une telle longueur. De même, on pouvait affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait d'un cheveu de femme. En l'examinant soigneusement à la loupe que son fils utilisait autrefois pour sa collection de timbres, elle avait constaté que la texture du cheveu n'était pas uniforme. À une extrémité, aux derniers millimètres, le cheveu était blanc, et à l'autre extrémité, tout au bout, il était légèrement brûlé.

Est-ce que je connais une blonde dont les cheveux commencent à blanchir ? se demanda Zahava. Et comme chaque fois qu'elle essayait de se concentrer, ses pensées s'égaillèrent comme une nuée de moineaux. Elle oublia à quoi elle pensait à l'instant même et ses divagations se fixèrent soudain sur un verset biblique, *et la vieille s'empara de lui et il ne le savait pas*. Ce qui la ramena au sujet de sa déconcentration, mais contrairement au verset du livre d'Osée où le vieillard ne prête pas attention à sa tête qui blanchit, cette putain blonde le remarquait et

veillait à le camoufler sous une couche de couleur pour duper le mari de Zahava.

Elle passa en revue ses amies, épouses des amis de son mari, employées de son bureau, ou simples femmes qu'ils avaient croisées durant leur vie commune. Grandes et petites, élancées et tassées, souriantes ou tristes, aux seins rebondis ou affaissés, audacieuses ou retorses, élégantes ou négligées. Elle les fit défiler dans son esprit pour identifier la coupable en comparant l'unique cheveu posé sur sa main à ceux des suspectes, ce qui lui rappela vaguement son cours sur les « preuves matérielles » en deuxième année de droit à l'université. À l'époque, elle croyait encore qu'elle serait une brillante avocate ou une juge qui terroriserait les accusés. Un cheveu prélevé sur la scène du crime était une preuve solide sur laquelle on pouvait prélever l'ADN pour le comparer à celui de l'accusée. Il ne restait plus qu'à envoyer le cheveu à l'Institut de criminologie, celui de la France était excellent, et comparer les résultats avec ceux des suspectes qui lui remettraient volontiers un lambeau de peau prélevé lors de leur séance de pédicure, une touffe de cheveux sur leur brosse, ou une goutte de salive. C'était largement suffisant.